

XXXIV^e Année

MARS 1923

Numéro 1

REVUE THÉOSOPHIQUE

LE LOTUS BLEU

Fondée par

H. P. BLAVATSKY

SOMMAIRE

<i>Leçons sur la Doctrine Secrète</i>	<i>... CHEVILLER.</i>
<i>Routes nouvelles vers le sanctu</i>	<i>... ALLEN PALIBOUEY.</i>
<i>La Marche à la Lande</i>	<i>... MARIE MURMARD.</i>
<i>Les Fées et leur travail (suite)</i>	<i>... R.-L. GARNIER.</i>
<i>Echos du monde théosophique</i>	<i>... ...</i>

PARIS, Publications Théosophiques, 4, Square Rapp (VI^e)

ABONNEMENTS :

France	15 fr.		Etranger	18 fr.
------------------	--------	--	--------------------	--------

PRIX DU NUMERO : 1 fr. 50

PARAIT LE 27 DE CHAQUE MOIS

Buts poursuivis par la Société Théosophique

RENSEIGNEMENTS

1. Former un noyau d'une fraternité universelle dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.
2. Encourager l'étude comparée des religions, de la philosophie et de la science.
3. Etudier les lois inexplicées de la Nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

ADMISSION :

Pour être reçu membre de la Société Théosophique, il suffit de s'adresser au Secrétaire Général de la S. T. de France, 4, square Rapp, à PARIS : le Directeur de la Revue est à la disposition des abonnés pour transmettre leurs demandes. On recevra, en retour, une formule à remplir et à faire contre-signer par deux autres membres de la Société Théosophique.

SIEGE SOCIAL :

Le Siège de la S. T. de France est à PARIS, 4, Square Rapp (VII^e Arr.) ; il est ouvert tous les jours de la semaine de 9 à 18 heures.

La Librairie est ouverte en semaine de 9 1/2 à 12 et de 14 à 18 heures.

AVIS RELATIF A LA REVUE

La Revue Théosophique Française n'est pas responsable des opinions religieuses philosophiques et autres (ni des erreurs possibles de traduction) de ses articles signés ; elle en laisse la responsabilité aux auteurs et aux traducteurs.

La Société Théosophique n'est responsable que des documents officiels qui se trouvent dans la Revue.

Pour ce qui concerne la Rédaction, s'adresser au

Secrétariat de la Revue Théosophique

Pour ce qui concerne l'Administration, abonnements, changements d'adresse, souscriptions volontaires s'adresser aux

Publications Théosophiques

LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE

Société Anonyme par Actions

4, Square Rapp. — PARIS (VII^e)

Préle d'ajouter 9 fr. 75 aux demandes de changement d'adresse
pour confection d'une nouvelle plaque

Chèques postaux : Paris N° 466.00

Téléphone : Saxe 74.48.

REVUE THÉOSOPHIQUE

Leçons sur la Doctrine Secrète

I

De tous les ouvrages théosophiques, la *Doctrine Secrète* est celui qui devrait être le plus étudié ; en fait, il l'est si peu que c'est à peine si nombre de M. S. T. semblent en avoir entendu parler, et cela résulte principalement de l'idée exagérée qu'ils ont pu se faire des difficultés que cette étude présente, difficultés non insurmontables, encore que réelles, mais que l'on juge superflu d'affronter, parce que l'on croit trouver à bien meilleur compte les mêmes enseignements dans les ouvrages de date ultérieure. Or cela n'est pas : rien ne peut remplacer l'étude directe de la *Doctrine Secrète*, et les efforts que cette étude exige sont payés au centuple par les résultats, souvent inattendus, auxquels ils conduisent.

Un problème bien posé est, dit-on, à moitié résolu. Exammons donc tout d'abord de quelle sorte sont les difficultés dont il s'agit.

Ces difficultés me semblent être de deux ordres. Les unes sont de pure forme : elles résident dans le plan suivant lequel l'ouvrage a été conçu ; les autres, beaucoup plus profondes, résultent de ce que la doctrine dont l'œuvre de H. P. Blavatsky nous donne un aperçu est celle d'un autre âge, actuellement aux antipodes de la mentalité moderne, mais vers le retour duquel l'évolution cyclique nous achemine peu à peu. Nous allons passer successivement en revue ces deux ordres de difficultés.

..

A première lecture, la *Doctrine Secrète* donne une impression de décousu portant à croire que la rédaction de l'ouvrage aurait été laissée au hasard de l'improvisation, sans plan préétabli. Il n'en est cependant rien ; l'ouvrage se développe suivant un plan qui procède de la définition donnée à la page 21 de l'Introduction : « La Doctrine Secrète était la religion universellement répandue dans le monde ancien et préhistorique », religion dont les vestiges subsistent dans toutes les religions de date ultérieure, parce qu'elle fut la source à laquelle celles-ci ont puisé. De là provient le caractère double de l'ouvrage, qui comporte, d'une part un exposé de la doctrine archaïque, d'autre part sa confrontation avec les diverses formes connues de religions, philosophies et sciences.

C'est dans le mode d'exposition de la doctrine que le lecteur trouve le plus de difficultés. La Doctrine archaïque tient toute entière et exclusivement dans les stances par où débutent les volumes I et III, qui en sont le commentaire, astreint à suivre pas à pas l'ordre de succession des stances. Or cet ordre de succession est *chronologique*, et non *logique* comme l'exigerait notre intellect, habitué à suivre une ligne bien nette de déductions fondées sur des définitions précises. Celles-ci font généralement défaut : chaque stance nous met en face de notions dont le commentaire ne fait ressortir, à la fois, qu'un aspect, et c'est au lecteur qu'incombe la tâche d'opérer la synthèse de ces aspects divers, en les réunissant pour les fondre dans un concept intelligible.

L'écueil auquel se sont toujours heurtés les essais individuels ou collectifs d'une étude suivie de la *Doctrine Secrète* est précisément dans la routine d'écoliers auxquels on a appris à étudier un livre, page après page, paragraphe après paragraphe, en ne passant de l'un à l'autre qu'après avoir compris le sens du précédent. Pour nos « traités » ordinaires, cela va de soi, car ils sont faits pour être étudiés de cette façon. Mais tel n'est pas le cas pour la *Doctrine Secrète* et la seule méthode applicable consiste à sérier les sujets d'étude en répertoriant les passages, pris ça et là dans les divers volumes, qui concernent chaque sujet. On pourra s'en tenir tout d'abord aux vol. I et III, qui devront être simplement lus d'un bout à l'autre, sans autre préoccupation que de repérer les passages où figurent des explications relatives au

Sujet choisi. C'est seulement ensuite que son étude pourra être abordée, en rapprochant et en coordonnant ces explications, parfois très distantes dans le corps de ces deux volumes.

Prenons pour exemple la « monade ». Il en est beaucoup parlé dans la partie du volume I intitulée « longue digression », ainsi qu'en plusieurs passages du vol. III, comme s'il s'agissait d'une notion familière au lecteur, alors que l'on chercherait en vain, dans ce qui précède, une définition précise et complète de ce terme : les quelques mots qui en sont dits au début du commentaire sur le § 4 de la stance V (p. 103 du vol. I) ne pouvant en tenir lieu. C'est là, évidemment, une infraction à toutes les règles admises, mais il y a mieux à faire que de s'y buter. Que l'on procède ainsi qu'il vient d'être dit par rapprochement des nombreux passages où ce terme revient, et un peu de réflexion permettra de se faire de la monade — telle que la Doctrine Secrète l'entend — une idée que nulle définition à priori ne saurait rendre.

On pourra de même étudier l'évolution planétaire, la nature et la formation de l'Ego humain (les Hiérarchies... autant de questions qui, dans la Doctrine Secrète, semblent inextricablement mêlées et qu'il est cependant assez facile de tirer au clair, tout au moins comme premier aperçu, purement intellectuel, et par conséquent *exotérique*, de ces enseignements.



Mais, pour aller au delà de cet aperçu en s'efforçant de pénétrer le sens vivant, exotérique, de la Doctrine Secrète, une difficulté d'une toute autre nature est à surmonter, et c'est là un travail de longue haleine dans lequel l'intellect n'a plus qu'un rôle de second ordre.

Il est absolument impossible d'être un véritable étudiant de la Doctrine Secrète si l'on ne se dépouille pas, au moins partiellement, de l'homme moderne formé par l'éducation et par l'héritage de notre race. Pour pénétrer l'esprit de la Sagesse Antique, il faut de toute nécessité le faire revivre en soi. Il ne s'agit plus seulement de *comprendre*, mais de *s'adapter*. A vrai dire, toute étude, comme celle d'une de nos sciences, exige une adaptation spéciale. Par exemple, quand on débute dans l'étude de la géométrie ou de l'algèbre, la première difficulté que l'en rencontraît consiste moins à compren-

dre les démonstrations qu'à se rendre compte de leur objet et des nécessités auxquelles elles répondent. Mais cette adaptation est restreinte au mental : dans notre cas, il faut qu'elle englobe le mental dans une modification totale de l'être, non seulement pensant, mais sentant et vivant... jusqu'à le faire penser, sentir et vivre comme s'il était contemporain des époques lointaines où, selon H. P. B., « la Doctrine Secrète était la religion universellement répandue ».

C'est donc un bond formidable dans le passé que cette étude nous convie à faire, et tout homme « sensé » conclura, sans aucun doute, à l'impossibilité totale d'un pareil bond. A cela, ma réponse est toute prête : si cette impossibilité était totale, il n'y aurait pas, à notre époque, un seul théosophe. Le simple fait qu'il y a des théosophes, des chercheurs qui s'efforcent de scruter une doctrine aussi distante de leur formation intellectuelle, en bravant le mépris des gens cultivés ou simplement raisonnables, suffit à prouver que ce lointain passé n'est pas entièrement mort pour eux et qu'il est en leur pouvoir de le faire revivre.

Si l'on réfléchit à tout ce qui écarte un moderne du paradoxe théosophique — car, devant la mentalité moderne, la théosophie est un paradoxe —, on se rendra compte que le fait d'y avoir été malgré tout amené suppose en chacun de nous quelque chose d'absolument étranger à notre culture présente, et d'assez fort pour avoir surmonté les influences si nettement hostiles de l'époque. Ce quelque chose, c'est ce qui subsiste en nous de ce passé préhistorique. Son empreinte fut assez forte pour que des siècles, des millénaires même, n'aient pu l'effacer entièrement et, s'il en est ainsi, c'est parce qu'il s'agit d'une forme de connaissance, infiniment plus en harmonie avec notre être, infiniment plus *humaine* — au sens total du terme — que n'importe laquelle de nos sciences actuelles. Parmi celles-ci, il en est une qui paraît se transmettre d'une incarnation à l'autre : c'est la science mathématique, ainsi que le montrent les aptitudes innées qui se manifestent dès l'enfance. Comme art, il en est de même pour la musique. Mais la Sagesse Antique brave l'action dissolvente de la durée ; c'est ce que nous avons pu en assimiler autrefois et demeuré dans notre subconscient. Entre le présent et le passé, si lointain soit-il, le pont existe en chacun de nous, et il nous est possible de le franchir.

Telle est la certitude qui doit nous soutenir et nous inspirer dans l'étude de la Doctrine Secrète. Cette étude est,

avant tout, un appel au passé — à *notre* passé — et, petit à petit, la réponse se fera jour à travers les obstacles accumulés par la formation intellectuelle de la race à laquelle nous appartenons.

Avant d'aller plus loin, je voudrais évoquer un peu de ce passé, afin que son âme vivifie l'étude qui va suivre.

••

La Doctrine Secrète nous est présentée, d'une part, comme ayant sa source dans une révélation qui, à l'aurore de l'humanité, illumina son ciel ; d'autre part, comme le résultat longuement accumulé d'un travail poursuivi, au cours des âges, par de nombreuses générations d'Adeptes, travail dont une partie seulement se trouve divulguée, ou plutôt esquissée, dans l'œuvre de H. P. Blavatsky.

Sont-ce là deux origines distinctes ? Non, car le travail des Adeptes s'est fait à la lumière de la révélation primordiale, toujours vivante en leurs âmes, en suivant un développement parallèle à l'évolution du mental — évolution qui, à la connaissance directe et essentiellement simple, substituait toujours plus une connaissance réfléchie en forme-pensées complexes et multiples.

Pour comprendre cela, il faut tout d'abord envisager la révélation primordiale sous un aspect entièrement autre que celui d'une révélation verbale, émanant de prophètes et acceptée, sous le couvert de leur autorité, par le reste des humains. La Révélation vraiment « primordiale » ne fut pas l'apanage de quelques élus, mais absolument universelle, c'est-à-dire commune à toute l'humanité :

« On nous enseigne qu'aux débuts, il n'y avait pas de Mystères. Le Savoir (Vidya) était la propriété commune et régnait universellement durant tout l'Age d'Or (Satya Youga). Comme dit le Commentaire : les hommes n'avaient pas encore créé le mal en ces jours de bénédiction et de pureté, car leur nature était plutôt divine qu'humaine. » (*Doct. Sec.*, vol. V, p. 283.)

Il pouvait en être ainsi, parceque « la nature de l'homme était plutôt divine qu'humaine ».

« C'était l'Age d'Or à cette époque antique, l'âge où les dieux marchaient sur la terre et se mêlaient librement aux mortels. Lorsque cet Age prit fin, les dieux se retirèrent, c'est-à-dire devinrent invisibles... » (Vol. III, p. 338.)

“ ...Dans son matérialisme léthargique, l'homme a perdu tout souvenir, non seulement de sa sainte enfance, mais encore de son adolescence, alors qu'il était lui-même un des Constructeurs, alors que « les étoiles du matin chantaient en chœur et que les Fils de Dieu poussaient des cris de joie en prenant leurs mesures pour les fondations de la terre. » (Vol. V, p. 29.)

Voici les aperçus, malheureusement trop rares, que la Doctrine Secrète nous donne d'un état presque sans aucun rapport avec celui de l'humanité actuelle. Ceux qui devinrent des hommes par la suite — car ils étaient alors plus proches du dieu que de l'homme — vivaient d'une existence dont nous n'avons aucune idée, existence qui, au lieu d'être mûrée dans la coque mentale qui forme notre personnalité distincte et séparée des autres, s'épanouissait radieuse dans le rayonnement de la Vie Universelle. Mais, de cette semence divine, une nouvelle humanité devait éclore, pour être la moisson du cycle planétaire. La graine doit périr en donnant naissance à la plante, et c'est ainsi que, peu à peu, la divinité sacrifiée à la genèse de l'homme se fondit dans le travail d'une germination dont le Mental était l'objet — le Mental, Manas, qui est la réalisation en « homme, Man » de la Pensée Créatrice.

“ Il fut un temps où, n'étant pas encore dominée par le mental auquel, seule, la Forme est accessible, la conscience humaine était ouverte aux perceptions de la Vie. Alors la Nature se révélait à l'homme moins comme un tableau grandiose offrant à son admiration la splendeur de ses lignes et de ses couleurs que comme la Vie même, palpitant en d'innombrables êtres. Car, pour quiconque est capable de percevoir la vie, tout est Etre, rien n'est Chose : il n'est de choses que pour la perception limitée à la Forme. Et, sentant en lui et hors de lui, dans un harmonieux accord, cette Vie unique en son essence, l'homme se reposait en elle, uni à la Terre par les liens subtils d'un inconscient amour.

“ La trame que tisse la pensée était alors semblable à une gaze légère que traversent aisément les rayons du soleil ; il en était de l'Ame, dans cette atmosphère de Vie, comme des corps offerts au libre jeu de l'air et du soleil.

“ Plus tard, à mesure que la pensée croissait en force et en ténacité, elle prit l'Ame dans son réseau et l'enveloppa d'un voile. Le mental devenait le maître ; comme tel, il imposa son mode et sa loi, conformes à sa nature. L'attention

extériorisée et fixée sur la Forme atrophia le sens interne de la Vie.

« De ses mains, l'homme édifia sa prison. Les matériaux furent ses ambitions et ses désirs; sa pensée fut le ciment qui les unit. Autour, l'éternelle harmonie emplissait l'espace, chantant la Vie par la multitude infinie des voix de la Terre et du Ciel; autour vibrait le rayonnement de la Lumière Divine. Mais, dans sa sombre demeure, l'Ame n'entendait ni ne voyait, chrysalide enclose dans la trame de son cocon.

« Alors, comme sèche une fleur dont la tige est coupée, le souvenir de l'Age de Vie — l'Age d'Or — cessa de vivre dans le cœur des hommes. Le parfum seul en reste, fixé en d'antiques récits, poèmes où les sectateurs de la Forme, dans leur inconscience de la Vie, ne voient que des légendes, alors qu'ils recèlent plus de vérité — de cette vérité qui, seule, compte pour l'Ame — que les in-folios où s'accumule la stérilité de siècles d'efforts. »

Telle est donc la source de la révélation primordiale qui, d'abord universelle, se ferma progressivement au commun des hommes, à mesure que leur mental, en les isolant toujours plus, ne leur permettait plus d'y puiser. Cependant, jamais elle ne se perdit entièrement, car l'humanité ne pouvait être laissée sans guides et ce fut à ses ainés qu'incombe la tâche de transmuer en *savoir* ce qui, auparavant, était *connaissance*, en lui donnant une forme qui permit de le transmettre, d'abord comme tradition verbale, et plus tard, en des écrits. Mais cette forme n'a jamais eu rien de commun avec celle de nos traités didactiques; elle n'est pas explicative, mais *évacatrice*; elle ne se fige pas en des concepts rigides, mais s'épanouit en symboles. Souple et mobile comme la Vie qu'elle s'efforce de traduire, c'est de beauté, non de logique, qu'elle s'inspire. L'écho du rythme de la Vie ne peut être trouvé que dans le rythme du verbe, et c'est pourquoi la Sagesse Antique ne s'est jamais exprimée autrement qu'en poèmes; c'est aussi pourquoi nos érudits modernes, étroitement tenus sous le joug des méthodes spéciales à notre époque, se refusent d'admettre qu'il y ait là autre chose que le jeu d'une imagination luxuriante et désordonnée. Cette forme est celle des Stances de Dzyan, et nulle autre ne peut se prêter à l'expression de l'antique Vidya.



Tout cela n'est-il qu'un rêve? Si impuissante que soit la

mentalité moderne à refléter un état d'esprit dont elle est aux antipodes, il est cependant quelques écrivains chez qui un peu de sa lumière s'est fait jour. Voyez ce qu'écrivit Carlyle, cité à la page 199 du premier volume de la *Doctrine Secrète*:

« Le grand cœur antique, combien, dans sa simplicité, il ressemble à un enfant et, dans sa profondeur sérieuse et solennelle, à un homme ! Le ciel est partout au-dessus de lui, où qu'il réside, où qu'il voyage, et lui fait de la terre entière un temple mystique et de toutes les affaires terrestres une sorte de culte. Des visions de glorieuses créatures brillent dans la lumière ordinaire du soleil; les anges planent encore, portant parmi les hommes les messages de Dieu. La merveille, le miracle entourent l'homme; il vit dans une atmosphère de miracle... »

Et Taine lui-même, qui incarne la mentalité d'une génération parvenue au summum de l'aveuglement intellectuel, Taine semble avoir perçu un peu de cette grandeur et de cette beauté, encore que sa « raison » restreigne le témoignage qu'il en fournit. Dans *Les Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire*, parlant de ce qu'étaient les Aryens quand ils descendirent à travers les passes de Caboul pour s'établir dans le Penjab, il écrit :

« Si maintenant on cherche le trait qui, dès ce moment, les distingue entre toutes les races de la même souche, on le trouvera dans leur imagination, qui est de la plus rare délicatesse et de la plus étonnante fécondité. Nulle part le mythe n'a été si transparent et si abondant. Il semble que cette race ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses et des choses dans tous les dieux. C'est le ciel lumineux qu'ils adorent, la grande clarté épanouie qui enveloppe et ranime toutes choses... Ce sont les vents, les fleuves, les divers aspects du soleil, bref les puissances naturelles, non pas transformées en hommes, comme chez Homère, mais intactes et pures. Le mythe n'est point ici un déguisement, mais une expression; point de langage plus juste et plus souple; il laisse entrevoir, ou plutôt il fait apercevoir les formes des nuages, les mouvement de l'air, les changement des saisons, tous les accidents du ciel, du feu, de l'orage; jamais la nature extérieure n'a rencontré une pensée aussi molle et aussi pliante pour s'y figurer avec l'inépuisable variété de ses apparences. Si ondoyante que soit la nature, cette imagination l'est autant... Partout où il y a une puissance, et il y en a partout, l'Aryen met un dieu qui n'est point un individu, mais une

puissance. Etrange assemblage de pénétration métaphysique et d'émotion poétique, d'aptitude à comprendre la nature et d'inclination à figurer la nature. Nulle race, à son origine, n'a fait preuve d'une intelligence si fine et si sensible, si prompte aux créations incessantes et absorbantes, si disposée à se déployer et à s'étouffer sous le luxe de la végétation de ses propres dieux. »

Mais c'est dans l'âme orientale que l'empreinte du passé demeure le plus profondément gravée et l'image que nous en avons donnée, sans nous arrêter à la question de vraisemblance, trouve sa justification dans le passage suivant, extrait de l'ouvrage d'Okakura Kakuso, *Les Ideaux de l'Orient*. Comparez ce qui suit à l'une des citations antécédentes (les passages soulignés le sont par moi) :

« Pour ces penseurs, l'âme humaine était elle-même l'état de Bouddha, dans lequel l'universel, manifesté dans le particulier, *resplendissait encore de toute la gloire originelle qu'il avait perdue dans la longue nuit de l'ignorance, c'est-à-dire de la prétendue science humaine.* En libérant l'esprit des obstacles des catégories erronées, on atteignait l'illumination véritable... La liberté une fois atteinte, il était permis aux hommes de se réjouir et de se glorifier des beautés de l'univers entier. *Ils s'identifiaient alors avec la nature, dont ils sentaient le pouls battre à l'unisson du leur, dont ils inspiraient et expiraient l'haleine en union complète avec le Grand Esprit du Monde.* La vie était alors à la fois microcosmique et macrocosmique. La naissance et la mort n'étaient plus que des phases de la seule existence universelle. »

Cela sonne comme le prochain éveil à la Lumière de la conscience humaine longtemps plogée dans la nuit des spéculations intellectuelles. « La longue nuit de l'ignorance, c'est-à-dire de la prétendue science humaine », c'est la nuit du Kaliyouga, durant laquelle le mental a voilé l'âme; elle prendra fin et une aube nouvelle luirra pour l'humanité. Comme l'écrit Mme Blavatsky : « En vérité, le sol du lointain passé n'est pas mort, mais n'a fait que se reposer. Les squelettes des chênes sacrés des anciens Druides peuvent encore faire jaillir des rameaux de leurs branches desséchées et renaitre à une vie nouvelle... » (*Doct. Sec.*, vol. V, p. 31.)

« Dans notre cinquième Race actuelle, si matérielle, l'esprit terrestre de la quatrième est encore d'une grande force; mais nous approchons du moment où le balancier

de l'évolution dirigera franchement sa course vers les hauteurs et ramènera l'Humanité sur une ligne parallèle en spiritualité avec la troisième Race-Mère. » (*Doct. Sec.*, vol. I, p. 215.)

G. CHEVRIER.

Routes Nouvelles vers la Santé

Silencieusement et lentement, quoique sûrement, les conceptions orthodoxes d'à présent sur la médecine et ses pratiques font place à des méthodes nouvelles et meilleures. Aucun individu, peut-être, ne contribue autant à ce progrès que la Docteur Albert Abrams, médecin américain établi à San Francisco. Bien que les résultats de ses recherches ne soient pas universellement acceptés par les membres de la profession médicale, ses travaux, basés sur des faits incontestables sont reconnus par certains milieux médicaux et le seront probablement de plus en plus avec le temps.

Ainsi, Sir James Barr, éminent médecin anglais et ex-Président de la British Medical Association, est depuis des années un disciple enthousiaste du Dr Abrams et fait usage de certaines de ses méthodes dans sa pratique. Un autre nouveau converti est le Dr Mather Thomson. Ce médecin écrit : « J'ai fait un voyage de plusieurs milliers de milles pour étudier les méthodes du Dr Abrams. J'ai cherché par tous les moyens à me rendre compte si ses méthodes étaient cohérentes, vu qu'elles sont si étonnantes et impliquent une révolution complète dans nos méthodes de diagnostic et de traitement... Je n'ai pas motif de regretter mon voyage. Tout est vrai, et le seul tort d' Abrams est d'être cinquante ans en avance de son époque ». Un autre nouveau converti est le Dr H. Lindlar, peut-être la plus haute autorité sur la thérapeutique naturelle à l'heure actuelle. Ecrivant dans le *Lindlahr Magazine* d'avril 1922, il dit : « Mon âme est maintenant en paix. J'ai été témoin de l'accomplissement du désir de mon cœur, la victoire sur la maladie... Le triomphe final

de la Thérapeutique naturelle, la plus grande découverte de tous les siècles, c'est le diagnostic et le traitement électro-niques du Dr Abrams. Il réduit la théorie et la pratique médicale à des principes absolument solides, et les fait passer au rang des sciences exactes. Il nous permet de suivre les améliorations réelles en mesurant avec exactitude la diminution des vibrations pathogènes (disease vibrations) dans l'organisme. Incidemment il prouve la vérité des principes fondamentaux de la cure naturelle et de ses pratiques, ainsi que la solidité et l'efficacité de nos méthodes de diagnostic et de traitement. »

Une personnalité très en vue n'appartenant pas au monde médical, M. Upton Sinclair, auteur de plusieurs livres bien connus, s'est également intéressée aux investigations du Dr Abrams, et dans son livre récent *The Book of Life. Mind and Body*, il fait les remarques suivantes : « Si je disais tout ce que j'ai vu de mes propres yeux au cours des douze derniers jours, je craindrais que le lecteur n'épuise bien vite sa provision de crédulité... Ceci, voyez-vous, est vraiment la maîtrise de la vie. Si nous pouvons mesurer et gouverner l'univers minuscule de l'électron et de l'atome, nous avons touché à la source ultime de notre vie corporelle... Ainsi s'ouvre à nos yeux la vision d'une nouvelle race, purifiée et rendue apte à vivre. Ici, l'optimisme de la science est enfin justifié, et notre foi dans les destinées humaines à jamais victorieuse. Suivez mon conseil, vous qui souffrez, renseignez-vous sur cette nouvelle œuvre et contribuez à la faire connaître au monde. »

Que sont donc les recherches merveilleuses dont parlent avec tant d'enthousiasme les auteurs susdits? Il n'est pas facile d'expliquer aux personnes novices en l'art médical le pourquoi exact et le comment de ces choses, non plus qu'il n'est facile de cataloguer tous les triomphes du Dr Abrams, tant ils sont nombreux, merveilleux et variés. Je devrai donc me contenter de mentionner quelques-uns des plus importants.

Nous commencerons avec la découverte des réflexes viscéraux, car elle a été le point de départ de toutes ses découvertes plus récentes, et, si possible, plus importantes.

Lorsqu'un genou est croisé sur l'autre, et qu'avec la tranche de la main ou un marteau en caoutchouc on frappe le genou supérieur dans la région de la rotule, si le sujet est en bonne santé, la jambe fait un mouvement brusque et involon-

taire — le réflexe rotulien, ou patellaire comme on l'appelle. Si ce mouvement est faible, lent ou absent, ou si d'autre part il est trop accentué, cela dénote une maladie. Cet effet est appelé un « réflexe », et son action est entièrement indépendante de la volonté du sujet. Des réflexes peuvent aussi être provoqués dans d'autres parties du corps, et chacun dit son histoire selon sa localisation et son mode de manifestation. Dans certains cas de troubles nerveux, la présence de ces réflexes est un auxiliaire précieux du diagnostic. C'est cependant au Dr Abrams que revient le mérite d'avoir établi le fait qu'en percutant certaines portions de la colonne vertébrale, d'autres réflexes peuvent être mis en jeu. Ceux-ci sont très importants, étant donné que ce sont les réflexes des organes vitaux. C'est ainsi que par cette méthode les réflexes des poumons, du cœur, de l'estomac, du foie, des reins, des intestins, etc... peuvent être obtenus.

On demandera peut-être ici: « Quelle est l'utilité pratique d'une telle connaissance? » Cette connaissance peut être utilisée d'une façon éminemment pratique, car on observe qu'en percutant certaines régions de la vertébrale, on peut provoquer la contracture involontaire d'un certain organe, ou, au contraire, en percutant une autre région, ce même organe sera le siège d'une dilatation également involontaire. Lorsque nous rendons compte que c'est souvent un excès de dilatation ou de contraction qui explique le fonctionnement insuffisant ou la maladie d'un organe, nous comprenons que cette connaissance met à notre portée une méthode très sûre pour remédier à ces états de mauvais fonctionnement ou de maladie. Prenons par exemple une personne souffrant d'une dilatation d'estomac. Dans ce cas les parois musculaires de l'estomac ont perdu leur tonicité, et ce qui est surtout nécessaire c'est un traitement qui permette si possible à ces fibres musculaires de reprendre leur elasticité. Par la percussion exercée sur une certaine région de la colonne vertébrale — la région que l'expérience a montrée occasionner la contraction de l'estomac — les muscles stomaux sont aidés à reprendre leur état normal. Le résultat est que le malade souffrant d'une dilatation d'estomac ou autre état d'atonie des parois stomaques, après s'être soumis au traitement esquisssé ci-dessus, verra avec plaisir sa digestion s'améliorer, etc. D'autres avantages également importants — et en certains cas plus importants — peuvent être obtenus par l'application de procédés semblables à des ré-

gions différentes de l'épine dorsale. C'est ainsi que l'insuffisance cardiaque, les troubles hépatiques, les désordres intestinaux, tels que la constipation, etc..., peuvent tous être par ces moyens acheminés vers l'amélioration.

Ceci permettra de comprendre facilement quel bienfait pour l'humanité peut-être cette nouvelle méthode de traitement, appelée « Spondylothérapie » par le Dr Abrams, et combien il est facile de traiter sans douleur et efficacement les organes vitaux profonds, sans avoir recours à des médicaments dangereux ou à une intervention chirurgicale pleine d'aléa.

Comme il a été dit, cette découverte des réflexes viscéraux ne fut que le commencement des recherches du Dr Abrams dans cette voie particulière, et il lui a été donné d'apporter aux connaissances humaines une contribution concernant des possibilités encore plus merveilleuses, dont les principales sont les « réactions électroniques d' Abrams ».

Le Dr Abrams découvrit que ces réflexes viscéraux pouvaient être provoqués, non seulement en percutant certains secteurs de la colonne vertébrale, mais aussi en appliquant des forces de différentes espèces à certaines surfaces ou secteurs déterminés de la colonne vertébrale. Dans ce but on choisit un sujet sain, et on provoque chez lui un réflexe viscéral — habituellement les réflexes stomachaux ou splanchniques. La présence de ce réflexe est reconnue observant le caractère du son émanant d'une ou plusieurs régions de l'abdomen de ce sujet sain. Normalement il est presque impossible de distinguer, par la percussion sur l'abdomen, la résonance tympanique de l'estomac, par exemple, d'avec celle d'organes adjacents, tels que l'intestin. Par « résonance tympanique », on entend l'espèce particulière de sons produits en percutant la région stomachale, par exemple, puis la région intestinale du sujet choisi. Comme il vient d'être dit, chez un sujet normal et sain, ces sons, qu'ils émanent de l'estomac, de l'intestin ou d'autres portions de la surface abdominale, sont pratiquement semblables. Lorsqu'une force extérieure — et particulièrement une « force pathogène » — est appliquée à la partie correspondante de l'épine dorsale du sujet sain (la partie qui provoque, disons, les réflexes stomachaux ou splanchniques) et que l'abdomen est alors percuté il rend un son différent du son normal. Ainsi, pour l'oreille exercée, une matité est provoquée dans certaines régions au lieu de la résonance habituelle, et selon les régions particulières dans

lesquelles cette maladie est provoquée, des renseignement précieux peuvent être obtenus sur la « force pathogène » appliquée au sujet sain. Etant donné que cette force pathogène est une force empruntée au siège de la maladie sur le corps du patient, ou est de l'énergie présente dans son sang, qui, à son tour, représente l'état maladif de son corps, il est évident que les informations ainsi obtenues peuvent nous donner une indication non seulement sur la nature de la maladie dont souffre le patient, mais encore sur son intensité ou sa gravité. Car, ainsi que le Dr Abrams nous l'apprend, « le mécanisme physiologique désigné sous le nom de réflexe dépasse en sensibilité tous les appareils inventés jusqu'à présent par l'ingéniosité humaine ». Etant donné que ce phénomène des réflexes peut être provoqué par des forces très minimes — conséquence de son extrême sensibilité — l'énergie qui autrement ne pourrait être reconnue faute de moyen pour la déceler, peut être décelée avec une régularité infaillible. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que la découverte de ces réactions électroniques aura éventuellement dans le domaine de la physiologie et de la thérapeutique, des conséquences aussi notables que celles de la découverte du radium sur la connaissance de la constitution de la matière, ou des théories d'Einstein sur nos conceptions de l'univers.

Ces réflexes sont d'une telle sensibilité vis-à-vis des influences extérieures, qu'il n'est pas nécessaire que le patient soit présent lorsqu'on procède au diagnostic de sa maladie. Pour citer encore une fois Upton Sinclair : « Le Dr Abrams n'a pas besoin de voir le patient; tout ce qu'il lui faut c'est une goutte de son sang sur un morceau de buvard blanc. Avec cela il s'assied dans son laboratoire et nous donne toutes les précisions possibles. Et quelque part, à plusieurs centaines de milles de distance — à Toronto, Boston ou La Nouvelle Orléans — un chirurgien opère et trouve que ce qu'on lui a dit est bien exact ». Et plus loin : « Bientôt un télégramme se hâtera vers le médecin qui a envoyé le spécimen de sang, lui indiquant toutes ces choses (caractère, localisation et intensité de la maladie) et prescrivant l'application d'un certain taux vibratoire de « l'oscillostrat », l'instrument radioactif que le Dr Abrams a inventé ». En effet, au moyen de ces réflexes et des pièces particulières de l'appareil ultra-sensible qu'il a imaginé à leur sujet, il lui est possible de déterminer le taux vibratoire de la maladie. Il a trouvé que ce taux vibratoire est invariablement le même pour une même maladie, quelle que

lit la personne qui en souffre. Ainsi les personnes atteintes de cancer donnent toutes le même taux vibratoire maladif, c'est-à-dire le taux du cancer. Mais il y a plus : le sang de tous les cancéreux manifeste toujours et invariablement le même taux de vibrations. D'autres maladies manifestent également d'autres taux propres de vibration, taux différent pour chacune. C'est ainsi que le taux vibratoire du cancer n'est pas celui de la tuberculose, celui de la syphilis différant de ces deux-ci, et de même pour les autres maladies.

Partant de cette conception, le Dr Abrams a fait d'au-
tres découvertes importantes. Par exemple, comme corollaire des observations ci-dessus il a trouvé que « les électrons et non pas les cellules sont les éléments constitutifs ultimes de l'organisme, et que l'activité incessante des électrons donne émission à une radio-activité, ou énergie équivalente, qui est douée d'une fréquence vibratoire invariable. » (*Review of homylotherapy and Electronic Reactions of Abrams*, page 42.)

Les découvertes du Dr Abrams confirment aussi la loi formulée il y a bien des années par Hahnemann, le fondateur de l'homéopathie, et selon laquelle « les semblables guérissent les semblables ». Il écrit dans l'ouvrage cité plus haut (page 1) : « Comme bien d'autres pratiquant la médecine dite officielle j'ai tourné en ridicule les doctrines de l'homéopathie, mais maintenant je suis obligé de rétracter une opinion fondée sur une croyance et non sur les faits. La doctrine de Hahneman concernant l'atténuation n'est pas un mythe. On peut démontrer par le moyen du bio-dynamomètre et par les reflexes, que la division mécanique des médicaments ou leur dilution augmente leur puissance radioactive. D'après ce qui a été dit, la loi des semblables est une vérité. La pharmacodynamique s'identifie avec ce que j'ai appelé les homo-vibrations, et les médicaments de vibrations dissemblables sont sans valeur thérapeutique ». Notez attentivement cette dernière phrase, car elle sonne le glas de bien des choses qui constituent à présent la pratique médicale. Au moyen de ces découvertes, on peut non seulement mesurer le taux vibratoire d'une maladie, mais aussi le taux vibratoire du remède à employer. Si un remède se trouve avoir le même taux vibratoire que la maladie, c'est lui qu'il faut employer pour la traiter. Si le soi-disant remède a un taux vibratoire dissemblable, non seulement il n'a aucune valeur thérapeutique pour le cas considéré, mais il pèse directement sur l'orga-

nisme, qu'il se borne souvent à remplir de poison. Je laisse au lecteur le soin de juger combien de remèdes employés à présent appartiennent à cette dernière catégorie. Même si le remède employé possède le même taux de vibration que la maladie, son efficacité peut être réduite par la grandeur de la dose. Comme le fait remarquer le D^r Abrams, la dilution d'un remède augmente sa puissance radioactive. Pourquoi donc administrer les hautes doses allopathiques habituellement employées? Ici encore l'organisme est lentement rempli de poison ou voit ses forces minées par la nécessité d'expulser constamment le superflu de la dose absorbée.

Une autre théorie médicale endossée à l'origine par le D^r Abrams et au sujet de laquelle ses découvertes récentes l'ont conduit à modifier considérablement son opinion, est celle concernant l'efficacité des vaccins. Le D^r Abrams a trouvé que tous les individus sont plus ou moins syphilitiques, et que ceux communément reconnus comme tels ont simplement dans leur organisme une plus forte dose de ce poison que ceux réputés indemnes. Procédant à des études dans cet ordre d'idées, il est parvenu à la conclusion stupéfiante que cette syphilis est introduite dans le corps par la vaccination. Il appelle « syphilis bovine » la maladie ainsi introduite dans l'organisme, et en préconise le traitement par son oscilloclaste pour l'éliminer. Comme il s'en est aussi rendu compte, cette syphilis bovine est à son tour, à un âge plus avancé, la cause de terribles maladies comme le cancer, la tuberculose et le sarcome ou cancer malin. Ces faits ne suffisent-ils pas pour faire réfléchir les médecins avant de préconiser une vaccination générale parce qu'une certaine épidémie se trouve faire son apparition comme cela vient d'être le cas dans ce pays-ci? Et de même, la connaissance de ces faits devrait faire hésiter les parents avant de donner leur consentement à la vaccination de leurs enfants.

Le résultat combiné de ces découvertes a aussi fait comprendre au D^r Abrams non seulement l'inutilité de beaucoup d'opérations chirurgicales, mais le dommage qui résulte pour les patients de l'ablation d'un organe plus ou moins vital. Il s'est vivement déclaré l'adversaire de la généralisation actuelle des interventions chirurgicales. Il écrit: « Si un individu poussé par de noirs desseins cherchait le moyen le plus approprié pour exciter la formation de nouvelles productions morbides, il aurait recours à la chirurgie », et ailleurs: « La chirurgie est le refuge inévitable de ceux aux-

quels le diagnostic échappe ». Si les chirurgiens se rendaient compte de la validité de cette simple loi mécanique selon laquelle « chaque action est suivie d'une réaction égale et opposée », ils comprendraient que plus ils taillent et coupent dans le corps humain, mieux ils préparent la route au développement rapide et généralisé de la maladie dont ils essayent de libérer l'organisme, de même que plus une personne se rase souvent, plus il lui faut se raser, par suite de la croissance plus rapide des poils de la face, due à l'action du rasoir en conformité avec la loi énoncée.

Comme corollaire des considérations ci-dessus, le Dr Abrams a trouvé que la pratique de la vivisection est inutile, et que les arguments avancés pour la justifier sont totalement insoutenables. Voici donc un homme dont les recherches devront, avec le temps, révolutionner les conceptions et les pratiques médicales actuelles, et cependant aucune de ses découvertes n'est le résultat de la vivisection d'animaux, ni même celui de la dissection d'un corps humain après la mort. Tout son travail a été fait, comme cela doit être, sur le sujet humain vivant, et cela sans lui occasionner ni douleur, ni souffrance. Et cependant le Dr Abrams est capable de diagnostiquer la maladie, son siège, son intensité et autres détails avec un degré d'exactitude auquel n'atteint aucun chirurgien si habile soit-il. Non seulement il peut diagnostiquer la maladie, mais au moyen des instruments qu'il a inventés — l'oscilloclaste et autres — il peut désorganiser les productions morbides sans avoir recours à de hautes doses de médicaments, ni aux inoculations ou aux opérations.

Jusqu'à présent je me suis borné à traiter du travail du Dr Abrams au point de vue uniquement thérapeutique, mais ses investigations et ses résultats couvrent un champ bien plus vaste. Il semble à l'auteur de ces lignes que cet homme joue de nos jours le rôle habituellement attribué à l'alchimiste au Moyen Age, à cette exception près qu'il travaille en partant d'une base purement matérialiste et édifie pas à pas par des faits et des raisonnements incontestables, une superstructure qui paraît devoir graduellement jeter un pont sur l'abîme existant jusqu'à présent entre les domaines physiques et psychiques. Il a encore pu obtenir ce résultat grâce à la sensibilité extrême des méthodes qu'il emploie, dont la principale est basée sur les réflexes du corps humain.

Comme cette partie des résultats obtenus par le

D^r Abrams présentera sans doute un intérêt spécial pour les lecteurs de cette revue, j'en mentionnerai quelques-uns, mais il faut se rappeler que la place ne permet pas d'en donner un exposé complet.

On a reconnu que nombre d'anciennes conceptions concernant le corps humain et ses pouvoirs, généralement considérées comme le produit d'un âge ignorant et fondées sur la superstition ou même le charlatanisme, sont maintenant susceptibles d'une démonstration scientifique.

Ainsi, toutes les choses étant douées de radioactivité, le corps humain ne fait pas exception à cette règle. Il rayonne ainsi de l'énergie, différentes espèces d'énergie. La conclusion logique est que l'aura humaine est une conception tout à fait scientifique et raisonnable. Le D^r Abrams a aussi trouvé que de certaines parties du corps humain — des « centres d'énergie », comme il les appelle — la force humaine s'écoule avec une plus grande intensité que des autres régions. Deux de ces centres sont constitués par certaines régions déterminées à droite et à gauche du cerveau (régions psychomotrices) ainsi que les extrémités des doigts de chaque main. Si le cerveau est activement occupé à penser, non seulement il se manifeste un accroissement d'énergie dans ces régions psychomotrices, mais aussi un accroissement correspondant dans la décharge de force par l'extrémité des doigts. La quantité de force émise par ces centres d'énergie a été soigneusement mesurée, et elle est surprenante.

C'est ainsi qu'alors que la décharge de force produite par un énorme aimant susceptible de soulever environ 30 kilogs par centimètre carré correspond à 32 unités, la décharge d'énergie émanant de la seule région psychomotrice gauche a dans un cas correspondu à 60 unités. La décharge d'énergie émise par l'extrémité des doigts d'un individu ordinaire est donnée par le D^r Abrams comme excédant celle de l'aimant géant dont il vient d'être parlé. Ces faits nous donnent une idée de l'immense puissance latente en l'homme, et qu'il dirige à volonté, soit directement par son cerveau — comme dans l'usage du pouvoir de la pensée — soit par l'extrémité de ses doigts, comme dans la cure par le magnétisme animal, soit par une combinaison de ces deux moyens. Nous pouvons donc voir comment il devient scientifiquement possible que la tête d'hommes nobles et bons ait pu être entourée d'une auréole, comme le repré-

sentent les tableaux du Moyen Age, bien que cette auréole fût invisible pour la vue ordinaire. C'était là en vérité cet intense rayonnement du cerveau, car, ainsi que le fait ressortir le Dr Abrams, chez l'homme normal une seule de ces régions psychomotrices est en activité, alors que chez les individus hautement développés, tels que les génies, toutes deux sont actives. Nous pouvons aussi comprendre la possibilité scientifique de la guérison des écrouelles par le toucher, pouvoir que le Moyen Age attribuait aux Rois, ainsi que l'efficacité de l'imposition des mains pour la guérison des maladies, croyance qui a persisté jusqu'à nos jours.

Outre cela, les recherches du Dr Abrams font clairement ressortir l'existence d'une force comme la télépathie, la psychométrie, la clairvoyance, les talismans, la divination par l'eau, la « télékinèse » (mouvement des objets sans contact), etc., tout cela lui paraît susceptible d'une explication scientifique.

Un autre de ses triomphes a été la mesure de l'énergie de la pensée et des sentiments. Le Dr Abrams a trouvé que l'exercice délibéré du pouvoir de la pensée chez l'opérateur suffit pour faire apparaître le réflexe stomacal chez un sujet se trouvant dans une autre chambre éloignée de 12 mètres ou plus, toutes portes fermées. D'autre part, des sentiments tels que la colère ou des émotions intenses d'ordre analogue, émettent une énergie suffisante pour éveiller ledit réflexe stomacal alors que le sujet est éloigné de 25 mètres ou davantage.

Dans cet ordre d'idées on notera les remarques du Dr Abrams (*Journal of Physio-Clinical Medicine*, septembre 1922, page 10) :

« La bonne humeur est un puissant remède, car un cœur joyeux est aussi salutaire qu'un médicament. On peut montrer expérimentalement, au moyen des réactions électroniques d' Abrams, que si un malade atteint du cancer, par exemple, est suffisamment encouragé à penser qu'il n'a plus le cancer et à le vouloir, la réaction de cette maladie disparaîtra momentanément. Une personne qui pense et veut de la sorte, crée un taux vibratoire détruisant le taux vibratoire qui constitue la maladie (car dans la Nature tous les phénomènes ne sont que des taux spécifiques de vibrations). Personne ne peut dire si par une puissante suggestion cette attitude psychique ne pourrait être continuée assez longtemps pour annihiler une maladie organique elle-même. »

En outre, traitant des phénomènes associés avec l'attraction des balles de moelle de sureau, le Dr Abrams écrit (*Journal of Physio-Clinical Medicine*, septembre 1921, page 20) :

“ Qu'un malade atteint du cancer se dise avec conviction : « Je n'ai plus le cancer », et la balle de sureau ne sera plus attirée vers le siège de la maladie, mais dès l'instant où il modifie le cours de sa pensée et se dit : « Je suis condamné » ou quelque chose de ce genre, la balle sera immédiatement attirée vers le siège de la maladie. Les phénomènes ne sont tous que vibrations, et il y a des vibrations sympathiques et d'autres destructrices. Selon l'attitude mentale il est possible de faire naître les unes ou les autres. »

Nous avons ici une base scientifique pour les pratiques de méditation et de concentration conseillées dans les cercles théosophiques et chez les adeptes de la Christian Science, de la New Thought, les Guérisseurs mentaux, etc., ainsi que pour les prières intenses et ferventes du Chrétien ou des fidèles d'autres religions.

Le Dr Abrams a aussi conçu une méthode ingénieuse pour localiser les divers centres de pensée dans le cerveau. On demande à une personne de penser à une composition musicale, par exemple, et la balle de sureau, chargée électriquement et placée à une certaine distance de la tête de cette personne, sera toujours attirée vers la même région du cerveau. A cette région il donne le nom de centre musical. Par le même procédé d'autres centres, correspondant à des facultés morales et intellectuelles, ont été localisés, et le Dr Abrams donne une table des localisations dans le cerveau de divers centres tels que le centre mathématique, le centre du génie inventif, des aptitudes mécaniques, de la volonté, de l'odorat, et aussi de la haine, du mensonge, du meurtre, du vol, de la propension aux faux, de l'alcoolisme, etc.

Le Dr Abrams a aussi étudié et élaboré un système qu'il appelle « l'idéographie », basé sur le principe que *les pensées sont des choses*. Il déclare que la réalité des Formes-pensées peut être maintenant démontrée à tout le monde, et non plus uniquement aux clairvoyants. L'énergie est transmise par une corde et des électrodes, une électrode étant placée sur le sommet de la tête (vertex) de l'agent, l'autre électrode sur le bras d'une autre personne appelée « sujet réagissant ». Il est nécessaire de se conformer à certaines règles simples concernant la position, l'isolation et la situation des expérimentateurs. Voici une ou deux expériences

et leurs résultats: 1° le sujet réagissant concentre sa pensée sur une ou plusieurs figures géométriques ou nombres; ceux-ci doivent se trouver reproduits sur le bras de l'agent en moins d'une minute. Il se peut que les nombres soient renversés; 2° si l'agent se concentre, comme l'a fait le sujet réagissant, la forme-pensée sera maintenant reproduite sur ce dernier; 3° l'agent projette sa forme-pensée en un point déterminé de l'espace. On place une extrémité d'une grande électrode dans l'endroit où la forme-pensée a été projetée, l'autre électrode, plus petite, étant placée sur le bras du sujet réagissant, par exemple. La forme-pensée apparaîtra sur le bras et persistera si fortement qu'elle pourra encore y être décelée le lendemain. Par cela le Dr Abrams explique le phénomène des apparitions; 4° l'agent se concentre sur une pensée d'amour, de vol ou de meurtre. On établit au moyen d'une corde le contact entre son cœur et le bras du sujet réagissant, et des figures nettes apparaissent sur ce bras. De tels « idéographes » ont été transmis par des conducteurs téléphoniques jusqu'à une distance de trois milles. Finalement, le Dr Abrams a trouvé que l'on peut faire apparaître sur la surface du corps, le bras par exemple, certaines formes caractérisant des maladies déterminées. Il appelle ces formes des « pathographies ». Il serait intéressant de savoir si les symboles souvent aperçus par les clairvoyants dans l'aura des individus sont susceptibles d'être expliqués par ce système d'idéographes. C'est ainsi que les concepts d'amour et de meurtre transmis du cœur de l'agent au sujet réagissant se montrent respectivement sous les formes suivantes: l'amour par un cercle et le meurtre par trois petits cercles joints ensemble. Il est évident que ce sujet est susceptible de développements fertiles en conséquences.

Le Dr Abrams a aussi constaté que les plantes ont le sens de l'odorat et de l'ouïe, qu'elles se rendent compte lorsque la plante est arrachée ou mise en pièces et éprouvent alors de la douleur. Les fleurs exquises, dit-il, sont si susceptibles envers nos impressions (nos pensées, nos sentiments et nos actions) que nous devrions « toujours nous bien conduire en leur présence, de peur d'éveiller leur ressentiment par notre vulgarité. Les sens sont les voies qui conduisent à l'esprit, et partout où l'on trouve des sens l'esprit est présent ». Il prétend aussi que les plantes souffrent de

maladies comme le cancer et la tuberculose, tout comme les humains.

Peut-être en ai-je dit suffisamment pour montrer que par suite de ces recherches nous nous trouvons à la veille de changements importants dans le domaine de la pensée et le domaine pratique, non seulement en ce qui concerne la médecine et les méthodes curatives, mais aussi en ce qui concerne des sujets plus étendus et plus généraux. Il est cependant étrange que l'homme à qui l'on doit toutes ces nouvelles connaissances soit un matérialiste convaincu, comme c'est je crois le cas. Néanmoins, quelles que soient ses opinions personnelles, l'humanité aura un jour motif de bénir son nom. Il a pu accomplir tout ce travail parce qu'il n'a pas suivi le courant habituel des investigations et croyances scientifiques, mais s'est frayé une route propre, et lorsqu'il a rencontré des faits en opposition avec les idées courantes, il a eu le courage de les accepter pour son compte personnel. En agissant ainsi il a enrichi les connaissances humaines et a jusqu'à un certain point, quoique peut-être inconsciemment, été capable d'expliquer certains phénomènes psychiques en des termes précis, scientifiques, physiques, ce qui jusqu'à présent avait été considéré comme presque impossible. C'est ainsi que ses recherches servent à montrer l'étroite solidarité entre les domaines physiques et psychiques. Pour ces triomphes le Dr Abrams peut justement être regardé comme un des hérauts de l'âge nouveau qui apparaîtra bientôt.

J. ALLEN PATTREIOUEX.

(*Herald of the Star*, mars 1923.)

La Marche à la Lumière

M. Louis Finot a pénétré dans la doctrine bouddhique avec la douceur attentive et souriante de M. Bergeret. Philologue complet, il atteint au travers de la science des mots la science de l'esprit, et sa parfaite interprétation de la langue sanscrite crée, avec le poème philosophique de Çantideva, une œuvre vivante, aux contours nets, au style sûr. Ainsi

traduite, la pensée lointaine du méditatif disciple du Bouddha se détache vigoureusement sur une trame claire et précise. Elle se place, dans les magiques profondeurs de la spéulation hindoue, sur le même plan que les aphorismes antérieurs du divin Khrishna, dont le verbe bref, essentiel, résume, dans la *Baghavad Gita*, toute la puissance de l'esprit, toute la docilité de la matière.

La *Marche à la Lumière* (*Bodhiçaryavatara*) enseigne l'acquisition de la Bodhi, qui, dans l'ésotérisme bouddhique, correspond à la Yoga de l'ésotérisme védique — ou au Tao de Lao-Tze, à la pierre philosophale des Kabalistes, à la magie de toutes les doctrines secrètes. C'est l'alchimie spirituelle, par laquelle les occulistes du moyen-âge entendaient la transformation de ce qui est grossier en ce qui est subtil, l'initiation, enfin, que toutes les religions du passé conféraient, avec un rituel plus ou moins varié, aux candidats préparés par de longues études et mûris par des épreuves successives. C'est la sagesse que Pythagore professait dans son Ecole du Silence et de l'Harmonie et que Jésus apporta au monde juif sous la parabole du royaume de Dieu. C'est, pour remonter à la Genèse, l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, dont les fruits sont dévolus à qui a cessé de les convoiter.

La vérité étant une, et n'apparaissant différente qu'à travers le prisme plus ou moins réfringent des intelligences qui cherchent à la refléter, la doctrine de la Bodhi, pensée en action du Bouddha, que celui-ci même réservait à un petit nombre d'initiés — se contentant d'enseigner à la foule la Bonté comme suprême remède à la misère de la vie — est la clé de voûte de l'évolution humaine et se relie, à travers tous les temps et tous les systèmes, aux mystères que chaque religion dérobait au vulgaire, et à l'idéal poursuivi par tant de chercheurs qu'ont condamnés les orthodoxies. Débarrassés de la gangue de superstition et de crainte sous laquelle ils ont été ensevelis par l'ignorance ou le fanatisme, ces mystères et cet idéal ne cessèrent jamais de briller dans leurs profondeurs cachées, se révélant à ceux qui savent voir, comprendre et surtout vouloir. Ils étaient vraiment ce *Grand-Œuvre* que le creux scepticisme de ceux pour qui n'existe que ce qui est à leur portée, dédaigna comme lot des sorciers et des visionnaires. Le *Grand-Œuvre*, a cependant écrit Eliphas Levi, un des plus décriés parmi ceux-ci, c'est « la création de l'homme par lui-même, la conquête qu'il fait de

ses facultés ». C'est là cette magie, invariable autrement que dans ses termes, qui, par son athanor, son élixir, ses pentacles, sa lumière vivante, transforme l'homme « cette impure effigie, en une inappréciable image de diamant ».

Ainsi s'exprime Çantideva, qui veut être le pèlerin sauveur, portant au front le joyau de la Bodhi, à travers « ces marches que sont les destinées des êtres vivants ».

« Le corps est pareil à un objet prêté », dit-il. Admirable image, plus forte encore que celle de la Baghavad, où il est écrit que l'homme, en mourant, ne fait que quitter un vêtement usé. Cet objet, toute la discipline bouddhique tend à en faire un instrument pour l'esprit. Si elle voit aussi en lui un organe de péché, ce n'est pas dans le sens où l'entend le dogme chrétien.

En contrevenant à la Loi Naturelle, il tombe sous le coup d'une juste rétribution et son châtiment ne vient que de lui-même. Tous les maux sont créés par l'homme, le mal lui-même n'est ni extérieur ni antérieur à lui, et lui seul, s'il le veut vraiment, pourra y mettre fin. Les Dieux ne sont pas plus puissants que les passions. Rien n'est plus puissant que l'esprit, maîtrisé par lui-même. De cet esprit mystérieux, microcosme *qui contient en lui la totalité des phénomènes* doit découler la science première à laquelle tout se réfère. Il est l'élément dont le moi humain construit son propre univers. La philosophie occidentale placera la vérité, au plus haut de ses recherches et montant toujours à mesure que celles-ci s'approfondissent; les systèmes hindous en font l'objet d'une illumination intérieure qu'obtient une lente et rigoureuse discipline et de laquelle procède la connaissance. Çantideva ne trouve pas dans le corps la raison ni le siège de la vie supérieure, pourquoi donc prendrait-il pour son moi « cette machine composée d'éléments destinés à la pourriture ».

Chaque homme est son propre juge et rencontre en autrui l'agent inconscient de la Loi. Le *moi* considéré dans ce qu'il peut pour les autres, est la source de la délivrance. Ainsi l'homme doit acquérir les vertus individuelles qui feront que les Sociétés cesseront d'être des repaires de bêtes fauves. Qu'il détruise la Haine et tous ses ennemis seront du coup supprimés, mais qu'il soit reconnaissant à ceux qui le haissent de lui procurer l'exercice de la patience et de l'indifférence. Qu'il déteste le mal et se contente de se défendre des méchants, en essayant de les guérir. La Bonté

fait la grandeur des créatures : Si nous nous intéressons aux hommes comme parties de l'humanité de même que nous nous intéressons à nos membres comme parties de notre corps, nous n'éprouverons plus ni orgueil ni complaisance à faire le bien : « On n'espère pas être récompensé parce que l'on s'est nourri soi-même ». Quantideva va plus loin que notre fraternité d'éloquence électorale et notre égalité impossible, il enseigne l'identification de soi-même et d'autrui. Combattant le grand mal de l'égoïsme, source de tous les fléaux dont l'humanité se frappe elle-même, il dénonce la cruelle sottise qui croit trouver le bonheur dans la satisfaction personnelle. Il a des raccourcis saisissants : « Si je donne, qu'aurai-je à manger ? » Voilà l'égoïsme de l'homme ; « Si je mange, qu'aurai-je à donner ? » Voilà la générosité d'un dieu. Il ne veut pas fonder une nouvelle école d'ascétisme ; la véritable doctrine Bouddhique renonce, mais ne se renonce pas, elle veut le sacrifice parmi les hommes et non pas loin d'eux, et des résultats produits par des âmes sans espérance pour elles-mêmes.

A la douceur, à la limpidité d'un saint François-d'Assise qui semblera plus tard avoir appris de lui cet amour respectueux et admiratif pour la création, Quantideva joint la haute sérénité des Pères du Désert. Mais, comme eux, il ne fait pas du *moi* un holocauste à l'humanité, il le forge au contraire en superbe instrument pour la servir et la sauver, pour réaliser les œuvres, sans en vouloir goûter le fruit.

La louange, la gloire, sa phrase mordante en a vite raison : « Les mots sont-ils donc mangeables ? »

Mais l'altruisme ne fera pas du disciple la dupe d'autrui ; il doit donner sans qu'on lui prenne et, encore une fois, le don de soi-même n'en implique pas l'abdication. Aussi, la solitude reste-t-elle l'asile nécessaire pour la formation des Forts, pour la préparation à la lutte. Quantideva a condensé en trois lignes un traité de la vie sociale, dans laquelle « Toujours le fou recueille du fou quelque chose de funeste. Si le disciple imite les fous, il va à l'Enfer ; s'il se distingue d'eux, ils ne peuvent le souffrir. » Quel psychologue eût mieux dit ? Le monde n'a jamais aimé ceux qui ne lui ressemblent pas.

C'est pourquoi la solitude est chère au cœur du futur Bodhisatva. En elle, la mort ne sera plus pour lui l'affreux drame dont son pinceau énergique nous détaillé le tableau. Baudelaire n'a pas égalé la vigueur et le réalisme de cette

contemplation d'un beau corps que le souffle a quitté et en qui rien ne persiste de la fascination qu'il émanait.

Est-ce à dire que, l'œil fixé sur la mort, le sage assombrira et méprisera sa vie? Lisons le chapitre de l'*Energie*, si nous avons jamais été tentés de voir dans le Bouddhisme une école d'inertie et l'attente de l'anéantissement... C'est la glorification de l'action, la reconnaissance envers l'Univers, envers les forces qui le dirigent et dont nous participons; c'est la fierté d'agir seul et joyeux, de s'appuyer sur ce qui résiste, de vaincre l'orgueil, de s'appliquer à réaliser en soi la puissance magique d'une nouvelle création.

Il faut affronter la vie ou la subir. Ceux qui offrent leur poitrine aux coups sont des vainqueurs; *les autres ne sont que des tueurs de morts*. Et pour vaincre, il n'est qu'une force, celle qui est la Foi du Christ, le Verbe de toutes les religions, le secret de toutes les initiations: la volonté. La puissance de l'Esprit est illimitée, tous les miracles sont promis à la Foi. En résistant à un obstacle, on le domine; par l'exercice tout est réalisable. Goethe fera dire à sa prophétesse Manto: « Celui qui veut l'impossible, je l'aime » et il affirmera que « Vivre dans l'idéal, c'est traiter l'impossible comme s'il était possible. » Pour Çantideva tout homme est un Bouddha en puissance; il ne s'agit que de dépouiller la gemme de sa dure enveloppe, avec les siècles pour soi. Lui-même ne prêche pas; il expose ce qu'il pratique et, pour ceux à qui il donne des règles de conduite, il a bien soin de distinguer entre les disciples par lesquels la Loi sera comprise, et les autres par qui elle sera simplement suivie. Il fait ainsi, malgré la mission toute « évangélique » qu'il assume, la part de l'ésotérisme enseigné par le Maître et jalousement conservé après lui sous le nom de *Doctrine du Coeur*, par antinomie avec la *Doctrine de l'Œil*.

C'est donc en entr'ouvrant une porte sur les mystères, que Çantideva aborde ses discussions où passent en revue toutes les controverses qui font l'objet des différents systèmes de philosophie hindous. Il détruit les doctrines sophistiques qui se sont introduites dans l'interprétation des Védas et oppose à la scolastique qui a rétréci ou obnubilé le sens de ces livres surhumains, l'inaltérable attitude du Réformateur qui ferma à la foule de ses ouailles le Ciel métaphysique pour leur rendre plus accessible le Paradis de la Loi morale.

Cette sagesse secrète enfermée dans les textes védiques et qui a fait de la pensée de l'Inde la source implicite de

toute science, Çantideva en garde les abords par des prescriptions de discipline individuelle. Au delà de celles-ci la lumière peut être cherchée; sans elles, le champ est ouvert à toutes les arguties, à toutes les dialectiques qui rongent la vérité, mais ne la creusent pas. La base, c'est la réalité de l'Esprit, racine et condition de la matière. C'est cette réalité qui a illuminé la conception de l'Etre et de l'Univers que, sous des formes diverses, toutes les philosophies du monde ont adaptée dans l'Inde, mère de leur histoire. C'est elle que notre science moderne est près de retrouver, après avoir si longtemps confondu le contour des mots et leur profondeur.

Le dernier chapitre de la *Marche à la Lumière* est la splendide paraphrase, illustrée de litanies, du primordial axiome Bouddhique: De l'ignorance vient tout mal. Si l'homme ne vivait pas les yeux fermés sur lui-même, attentif seulement à ce qui lui est extérieur, il connaîtrait son propre mystère et pénétrerait tous les mystères au milieu desquels il se meut, inconscient et jamais étonné. Il découvrirait, latent en lui, le pouvoir de se libérer du voile grossier de la matière, et de détruire le mal.

C'est là le postulat posé par la différence de la civilisation occidentale et de celle de l'Inde ancienne. Celle-là est à la poursuite du progrès social; celle-ci voulait réaliser la perfection individuelle. Ces deux buts sont fonction l'un de l'autre et le premier ne doit vraiment être atteint qu'après l'acquisition du second. Les cultures antiques formaient des hommes; la moderne se borne à faire en série des citoyens.

Sachons gré à M. Louis Finot de nous avoir donné cette version classique du *Bodhiçaryatara*. Par elle on pourra juger que l'éminent traducteur est le plus Français des Sanscritistes.

Alfred MEYNARD.



Les Fées et leur travail (suite)

Un Incident

District des Lacs, près Wythburn, 26 novembre 1921.

Parmi les petits êtres qui fréquentent ce côté de la colline, le premier que j'observai fut un vieux brownie qui, après que

nous nous fûmes assis, s'avança jusqu'à la lisière du petit bois de hêtres derrière nous. Il avait 15 à 20 centimètres de taille, bien que sa stature semblât varier. Il portait une longue coiffure pointue ressemblant à un cône, et un petit justaucorps vert festonné dans le bas et tombant sur les hanches, bordé de brun et fermé par des boutons. Il avait un grand collet, comme une pélerine, également festonné et bordé, et une petite culotte. Tout d'abord ses membres inférieurs furent comme ceux des elfes, c'est-à-dire longs et pointus. Il avait une longue barbe grise un peu clairsemée, et son visage tout comme son corps étaient plus maigres et plus austères que dans le cas de brownies ordinaires.

Il s'intéressa beaucoup au chien et approcha tout près du museau de celui-ci, sans manifester de crainte. Il ne paraissait pas capable de prendre d'un seul coup notion de notre groupe. Il se rendait compte que des humains étaient présents, mais le premier détail qui le frappa fut mes bottes, des bottes de l'armée à dessus de toile. Après les avoir observées attentivement il se mit à en fabriquer une imitation très acceptable, dont il se montra démesurément fier. Là-dessus il marcha de long en large en se pavannant, comme pour s'habituer à ces chaussures, puis disparut dans le bois (1).

Dans la partie inférieure du tronc d'un hêtre, un gnome a élu résidence. Il parait plus grand qu'aucun de ceux que j'ai vus jusqu'à présent, ayant probablement 75 centimètres

(1) Le pouvoir qu'a la pensée de créer des formes est de plus en plus reconnu. Afin de réaliser quelque chose dans le monde physique, l'humanité doit d'abord former une matrice mentale, une image ou moule mental, et le maintenir d'une façon stable, sinon la tentative échoue sur le plan physique. C'est ainsi que l'architecte fait son plan, la ménagère son patron ou sa recette de cuisine.

Le « mental » du brownie se trouve probablement au niveau de celui des animaux domestiques, c'est-à-dire qu'il ne peut créer une image que sous l'empire d'une excitation extérieure. C'est de la réflexion ou pensée automatique. L'animal voit, et cette sensation stimule l'activité mentale. Le mental reproduit alors, sous forme d'image, le fait extérieur. De telles images mentales sont souvent nafre chez l'animal des habitudes imitatives, comme celles de s'asseoir sur une chaise, de transporter des paquets, de chercher à ouvrir une porte. Le brownie, qui a affaire à de la matière plus plastique, puisqu'il a un corps éthélique et non physique dense, est capable d'en modifier facilement et presque inconsciemment la forme quand il est suffisamment stimulé par les objets extérieurs. Il est cependant douteux que la modification puisse subsister longtemps après la disparition du stimulus extérieur. On remarque, chez les êtres humains, des exemples de la même mentalité. La conscience humaine étant encore peu familière avec le pouvoir qu'elle a de penser par elle-même, on suit aveuglément la « mode », on achète les dernières nouveautés — et de même le brownie fabrique ses chaussures « à la dernière mode » !

de taille, coiffure comprise. Il prend sa forme de gnome, apparemment, lorsqu'il se prépare à sortir de son arbre et au cours de ses courtes et périodiques excursions dans le champ vers le ruisseau. Il traverse rapidement le champ, mais malgré sa vitesse paraît chercher son chemin dans l'herbe longue, faisant de grandes enjambées et levant bien haut les jambes.

Il est dans un heureux état d'esprit, presque entièrement concentré en lui-même, pensant de lui-même, de son arbre et de ses excursions, tandis que dans l'arrière plan de son esprit reviennent des souvenirs de jeux, presque toujours solitaires, sous les branches de l'arbre. Ces souvenirs et les anticipations qu'ils évoquent accroissent son bonheur. Il ne paraît pas y avoir dans son esprit place pour autre chose que pour la joie. Ses plaisirs sont en lui-même. Il n'a pas besoin de compagnons pour être heureux. Son bonheur est donc très stable et permanent. Il paraît n'avoir aucune idée de la façon dont il vint dans l'arbre ou savoir comment il le quittera. Il vit dans le présent. Il est sous l'autorité de l'esprit de l'arbre dont la conscience est bien plus haut dans les branches. Il semble que cet esprit exerce sur lui une certaine discipline et une domination. Le brownie paraît appartenir davantage à l'esprit de l'arbre qu'à l'arbre physique lui-même, bien que sa conscience soit plus étroitement en contact avec la forme.

Apparemment il a derrière lui une longue vie, mais le passage du temps paraît n'avoir eu que peu ou pas d'influence sur lui, soit mentalement soit dans son apparence. En essayant d'entrer en contact avec lui à l'intérieur de l'arbre, un résultat curieux se produit dans ma conscience; le tronc de l'arbre apparaît comme transparent, avec le gnome en son centre comme dans une vitrine, à cette différence près que la matière transparente ne se borne pas à une paroi mais comprend toute l'épaisseur de l'arbre. Elle brille d'une lumière gris pâle nuancée de vert. Le gnome paraît perdre sa forme lorsqu'il est à l'intérieur de l'arbre. Sa forme s'évanouit, et il assume un état plus subtil dans lequel il semble devenir une espèce d'essence magnétique travaillant dans la vie de l'arbre et à travers elle, lui communiquant des taux distinctifs de vibration alors qu'elle le traverse en se rendant des racines aux branches et aux feuilles. Le tronc apparaît comme un cylindre qui, sans la présence du gnome, n'aurait qu'une couleur, tout en étant plein de vitalité et traversé par des forces. La présence du gnome a pour effet de prêter une sorte d'individualité à cette

vitalité par l'addition de ses propres énergies vitales spécialisées. Celles-ci donnent naissance à des couleurs, et je note un magnifique écarlate qui se dilue jusqu'au rose — un rose intense — ainsi qu'une lumière blanche et argentée, avec des nuages verdâtres sur ses bords, des plaques brunes, et un peu de bleu royal. L'influence de ces plaques de couleur sur les forces en mouvement dont l'ensemble forme la vie de l'arbre, est apparente. Elles y sont reproduites en des teintes beaucoup plus pâles et transportées jusqu'aux branches. Il semble que grâce à ces processus la vie de l'arbre soit intensifiée, rendue plus riche et plus complexe, et considérablement attisée. Tel est, pourrait-on dire, le côté actif de la vie du gnome. Lorsqu'il désire quitter l'arbre le premier phénomène que je puis observer est qu'il assume lentement sa forme de gnome, en s'enveloppant dans la matière plus dense. Il est probable que c'est sur le plan astral qu'il exécute son travail, tandis que ses excursions et ses jeux ont pour champ le plan physique. Ayant produit sa forme, il sort de l'arbre, met pied sur le sol, et ce n'est qu'alors que je puis réellement prendre contact avec lui comme individu. Ses traits sont allongés et tranchants, le menton étant anormalement long, les pommettes hautes et proéminentes, le visage maigre et quelque peu cadavéreaux, les yeux allongés comme ceux des Chinois, les pupilles petites et comme des perles. L'expression du bonheur se manifeste chez lui sous forme d'un sourire. Il a de grandes oreilles qui dépassent son couvre-chef, ses cheveux sont bruns. Je note chez lui les mêmes caractéristiques que chez les gnomes précédemment décrits; une touche de rouge quelque part sur la casquette, mais, à part cela, tout, en lui, est d'une seule couleur, un peu analogue à la coloration générale de l'écorce d'un arbre. Lorsqu'il quitte l'arbre, il demeure en contact magnétique avec lui, et je crois que la distance dont il peut s'en éloigner est limitée. C'est comme si le double éthélique de l'arbre servait à former son corps, de sorte que lorsqu'il s'écarte, le double éthélique de l'arbre s'allonge. Le gnome est donc limité dans ses déplacements par l'amplitude que peut avoir ce processus sans occasionner une rupture. Telle est, du moins, la façon dont les choses se passent maintenant, mais il peut y avoir des époques où le gnome est complètement libre. On me suggère qu'en hiver, il quitte rarement le plan astral. Son état de conscience de veille passe par des phases qui correspondent à la vie cyclique de l'arbre au cours des années. Il est très curieux de le

voir rentrer dans son arbre comme par une porte. Il paraît toujours en sortir par le même endroit et dans la même direction, c'est-à-dire du côté du Sud.

L'esprit de l'arbre se tient sur la réserve, bien que me regardant fixement. Tout d'abord, il était hostile et sévère, et je ne pouvais voir que deux yeux et un soupçon de visage féminin. Maintenant j'aperçois l'ensemble d'une forme féminine, ayant les cheveux, les yeux et les sourcils bruns, vêtue d'une substance vert foncé qui tombe de l'épaule droite jusqu'au dessous des genoux, et se moule sur ses formes. Cette matière est semi transparente, et à travers elle on aperçoit un pâle reflet du corps parfaitement modelé, dans une pose quelque peu nonchalante. Les yeux sont puissants, on peut sentir leur regard fortement. Cet être n'est pas disposé à me permettre de l'étudier, et résiste à la tentative que je fais pour lire dans son mental. Je me rends compte que sa conscience est localisée sur un plan beaucoup plus haut que celui de la forme que je vois, l'expression de ses yeux étant extrêmement vive et perçante. Cette créature paraît faire pour l'arbre dans son ensemble ce que le gnome fait pour le tronc, avec toutefois une différence fort difficile à exprimer. Je vois en elle comme la somme de la vie totale de l'arbre, en un mot l'élémental de l'arbre. Cette observation et d'autres me montrent que la croissance d'un arbre, en ce qui concerne son aspect vie, est un processus hautement complexe, mis en œuvre à chaque stade par des travailleurs spécialisés.

••

Cet arbre particulier possède une colonie de brownies qui travaillent sur lui, ils sont probablement trente ou quarante, bien qu'il puisse y en avoir encore d'autres travaillant plus bas. Ils sont un peu plus vifs et actifs que beaucoup de ceux que j'ai vus, et travaillent plus rapidement. A première vue ils semblent remuer le sol, creusant et se précipitant de côté et d'autre, dans les racines et parmi elles. Un examen plus attentif me fait penser qu'ils mettent en mouvement des forces vitales et dirigent les courants de vie. Ils semblent connaître parfaitement l'ensemble du système des racines, tout comme nous connaissons les détails de notre maison; et autant que je puis en juger, ils concentrent leur activité sur certaines portions des racines durant certaines périodes. L'espace au-dessous du sol paraît consister en longs couloirs,

en allées tortueuses, en caves et en salles, bien qu'en réalité pour la vision physique ce soit de la terre solide, des racines et des pierres. Je ne vois dans cette colonie aucun groupe qui en soit le directeur. L'esprit de l'arbre ne s'occupe que peu ou point de leur activité, et bien qu'ils soient dans sa conscience, je pense qu'ils ne font que l'effleurer.

* * *

Samedi 17 septembre 1921, chez moi, 9 h. 20 du soir:

« Normalement le gnôme est un individu solitaire. Il vit dans un monde qui lui est propre et cherche son plaisir à sa manière. Sous certains rapports il est plus humain dans ses habitudes que la plupart des esprits de la nature, ceci étant dû en partie à sa longue fréquentation des hommes. Le gnôme est joueur et gai, mais il est vieux; c'est le plus vieux de toutes ces petites créatures. Il est aussi plus conservateur dans ses habitudes, qu'il n'aime pas à changer. Il lui est fort antipathique d'avoir à modifier son entourage et sa façon de vivre. Ses préférences et ses antipathies sont fortement marquées. Il vit à l'intérieur du tronc d'un arbre. L'arbre n'est pas solide pour lui, mais le double éthélique de l'arbre lui procure un isolement magnétique et le protège. Il est en contact étroit avec la vitalité de l'arbre, et en certains cas synthétise cette vitalité en lui-même. Son travail ne concerne pas la couleur ou la forme de l'arbre, non plus que ses feuilles ou son écorce, mais en concerne les processus vitaux. Il en conserve les énergies prâniques d'une façon que je ne puis expliquer. Ces énergies sont incorporées en lui. Il y a de ces créatures qui ne peuvent quitter l'arbre ou les autres végétaux auxquels elles appartiennent, et dont on peut par conséquent dire qu'elles sont l'esprit du magnétisme de l'arbre. »

* * *

On peut voir nombre de petits hommes travaillant à l'extérieur des feuilles et des branches d'un gros hêtre. Parfois ils sautent sur le sol et s'élancent de nouveau sur l'arbre, comme s'ils allaient chercher une substance qu'ils introduisent dans la texture des petites branches et des feuilles. Ils ont peut-être de 10 à 15 centimètres de haut, quoique leur stature

soit variable du fait que leur forme est élastique. Ils ont tout à fait l'air de petits hommes. Ils ont un grand chapeau pointu, et un petit habit avec un long collet, si long qu'il ressemble à une pélerine tombant sur leurs épaules. Ils ont aussi de petites culottes s'arrêtant au genou. Leur visage est rouge, comme par suite d'une longue exposition aux intempéries, les yeux sont obliques et leur expression n'a rien d'humain. L'un d'eux essaye de me causer; de sa main droite il désigne avec orgueil l'arbre, comme pour me dire: « Voilà notre travail. » Il marche à petits pas, balançant de côté et d'autre comme s'il voulait se donner un air de fanfaron. Il est très amusant à observer. Il crie vers le sommet de l'arbre, sans aucun but d'ailleurs, car il ne reçoit pas de réponse, autant que je puis m'en rendre compte. Il gesticule en s'efforçant de communiquer avec moi, et essaye évidemment de me dire que l'ensemble des parties extérieures de l'arbre est sous l'influence et aux soins de ses compagnons et de lui-même. Parfois une de ces créatures s'élance de l'arbre, plane dans l'air, puis retourne à l'arbre. Je pense qu'ils absorbent du prana, ou tout autre essence vitale, et le donnent à l'arbre. Le petit homme dont je viens de parler continue à répéter que tout l'arbre doit sa beauté aux efforts de sa tribu.

Le changement de couleur à chaque saison paraît être quelque chose d'important pour eux; ils sont tous activement occupés. Le processus de la coloration semble solliciter la plus grande partie de leur attention, bien que la méthode par laquelle il s'effectue m'échappe. Lorsque je questionne le petit homme il est incapable de me donner des explications, en premier lieu parce que ce processus lui paraît si évident qu'il ne peut, lui semble-t-il, fournir matière à explications, et en deuxième lieu parce qu'il n'a pas à penser à ce qu'il fait — c'est instinctif pour lui. Je crois que la découverte du mode opératoire devra être effectuée par l'observation interne plutôt que par l'extérieur. Lorsqu'ils sont sur le sol beaucoup de leur activité semble sans but et purement imitative: ils copient les mouvements des humains sans en comprendre le but. Les feuilles et les branches de l'arbre sont leur habitat, ils y concentrent presque tout leur intérêt et leur énergie. Ils ne se confinent pas totalement à un arbre, car je les vois « voler » vers des arbres voisins. (Là-dessus repos pour le thé, sur le bord du ruisseau, beaucoup de fées, Peter (le chien) voit distinctement ces petites voisines.)

• •

Lancashire, 12 février 1922.

Nous nous sommes mis en route pour une longue promenade dans la campagne. Le printemps n'est pas encore là, mais bien des signes présagent son approche ; le chèvre-feuille a déjà des feuilles; les belles pousses vertes de la campanule se montrent au-dessus du sol; les primevères ont formé leurs boutons. Avec beaucoup de plaisir nous recueillons des spécimens de ces trois fleurs sauvages pour notre jardin. Nous venons de quitter le sentier pour entrer dans une pâture large et ondulée. Presque immédiatement je deviens conscient de la présence de notre amie la fée — l'aide. Elle oriente mon attention vers un petit bois situé dans une dénivellation, et qui, à première vue paraît posséder une atmosphère spéciale.

Comme l'aide augmentait la pression de sa présence, nous nous sommes décidés, malgré le vent d'est et le coucher du soleil, à nous rendre à ses désirs et à ses indications. Le bois est composé de sapins d'Ecosse, de bouleaux, de hêtres et de frênes; il est partiellement entouré d'une haie broussailleuse d'aubépine. Ce bois est la résidence d'une petite colonie de très beaux esprits de la nature, apparemment au nombre d'une douzaine environ, et appartenant tous à la même famille. Ils ont à peu près la forme et la stature humaine, mais ne présentent pas de différences de sexes. Leur coloration générale est un vert pomme brillant qui commence aux épaules dans une nuance très pâle et s'intensifie en un vêtement d'une beauté éblouissante qui ruisselle bien plus bas que leurs pieds comme une longue traîne diaphane et irisée. Leur forme tout entière brille comme la surface d'une jeune feuille verte. La partie supérieure du corps est d'une couleur chair pâle, le visage étant d'une beauté inaccoutumée et présentant une expression de grande joie. Leurs auras sont principalement vertes, et manifestent bien des caractéristiques différentes de celles des esprits de la nature que nous avons rencontrés jusqu'à présent. Les membres de la colonie sont à présent extrêmement actifs, glissant et s'élançant de côté et d'autre dans le bois, en donnant un peu l'idée de poissons brillants dans un clair ruisseau, qui en se retournant de temps à autre refléteraient la lumière. Toute la clairière vibre de la présence de ces êtres magnifiques. Ils lui communiquent par leur activité persistante un taux déterminé

de vibrations, une forte impulsion magnétique. Ils se tiennent à une hauteur de 10 à 15 mètres au-dessus du sol, et « volent » avec des ondulations rapides d'un bout à l'autre du bois. Ils paraissent travailler à établir des taux déterminés de vibrations, et leurs efforts produisent des ondes et des vagues de couleurs brillantes dans l'aura du bois. J'observe les couleurs, il y a un beau rose, du jaune, de l'argent, du vert pâle. Ils semblent avoir isolé le bosquet et l'avoir séparé magnétiquement de l'extérieur; un mur éthérique l'entoure. Ces esprits de la nature ne sont pas encore individualisés; leur forme est astrale. Ils sont doués d'une vitalité intense et leurs yeux brillent d'un feu intérieur. Deux d'entre eux tout au moins nous ont observés et se sont arrêtés dans leur vol rapide. Lorsqu'ils concentrent leur attention sur nous je sens un frisson qui résulte de l'impact de leur conscience. Ils communiquent avec notre auxiliaire la fée qui se tient derrière nous pendant que nous travaillons. Leur attitude temporairement posée et tranquille contraste fortement avec leur vitalité électrique si active. A ce moment un troisième esprit de la nature s'arrête à la limite du bois et nous regarde avec un sourire rayonnant et éblouissant, montrant sa belle forme et son aura à une distance d'environ trente mètres. Chez toutes ces créatures le flux aurique part des épaules pour tomber en s'écartant. Ceci explique l'apparence de manteau ou de traîne ruisselante de vert brillant. Le courant de force se voit nettement, indiqué qu'il est par un nuance irisée dans le vert, qui suit et dénote la ligne de force. Les bras paraissent anormalement longs et d'une beauté exceptionnelle; ils servent beaucoup durant le vol. Très haut dans l'air au-dessus d'eux se trouve un autre groupe avec lequel ils sont associés, mais je ne peux rien y discerner sinon un sentiment de figures mouvantes, baignées dans des couleurs ressemblant vaguement à celles d'un coucher de soleil. Ce lieu est évidemment un centre magnétique pour la vie des esprits de la nature et des devas, et des vibrations appropriées à l'usage auquel il est employé y sont entretenues.

Un de ces buts sera d'accélérer grandement l'épanouissement de la conscience végétale; un autre a probablement rapport à l'évolution du règne des esprits de la nature. L'aide dit qu'un troisième but, le principal d'ailleurs, sera évident dans l'avenir.

Tandis que nous étions assis ici, une grande activité a régné autour de nous parmi les esprits de la nature d'ordre

moins élevé, particulièrement dans la partie sud du bois, où on pouvait voir passer des gnomes ; des fées de taille plus petite jouent dans les rayons du soleil couchant, parmi les herbes du versant de la colline ; quelques brownies sont venus tout près de nous, et un de ces petits hommes, d'une espèce nouvelle pour moi, nous a regardé en se tenant à environ huit mètres de nous. Parmi les images connues la plus proche à laquelle je puisse le comparer est la gravure de Tenniel représentant Tweedledum et Tweedledee (1), avec cette différence que ses jambes sont fines et se terminent par un pied pointu comme celui des elfes. Le visage est très laid, la bouche ressemble à celle d'un poisson, tandis que le front n'existe pour ainsi dire pas. Le corps a presque la forme d'un œuf, et les jambes sont très écartées. Cet être paraît venir d'un étang au bord du bois, car lorsque je dirige mon attention plus fortement sur lui il s'élance dans cette direction et disparaît.

* * *

1^{er} septembre 1922.

Un petit bois elliptique de hêtres et frênes de bonne taille d'environ 40 ares de superficie.

L'observation permet de reconnaître que ce bois diffère de ceux étudiés jusqu'ici par le fait qu'il est habité par un esprit de la nature dont les méthodes de travail s'écartent aussi de la normale. C'est un déva d'un développement considérable qui accomplit sa fonction par rapport au bois en se tenant dans l'espace à une hauteur de 15 à 30 mètres au-dessus de la cime des arbres.

Ses couleurs principales sont carmin brillant et or. Le visage est singulièrement beau, les yeux brillants et sombres, la forme du corps au-dessous des épaules se perd dans un fort courant descendant d'énergie aurique, qui enveloppe le bois, l'englobe et apparemment l'isole. A l'intérieur de cette émanation il paraît y avoir un flux ascendant allant du bois au centre de l'aura du déva ; vu avec la vision psychique le tout paraît solide, l'espace à l'intérieur de l'enveloppe aurique étant complètement rempli d'un flux délié de forces.

Le déva demeure relativement immobile, et à en juger par l'expression de ses yeux, est extrêmement alerte et observateur. Parfois il stimule l'écoulement des forces par des

(1) Personnages d'un livre pour enfants, célèbre en Angleterre : *Alice in Wonderland*. (N. D. T.)

mouvements de ses bras, le tout présentant un des spectacles les plus beaux que j'aie jamais contemplés.

L'aura proprement dite du déva s'étend à quelques centaines de pieds au-dessus du sol en un merveilleux ovoïde de couleurs brillantes, celles mentionnées ci-dessus prédominant. Elle rayonne et scintille comme l'aurore boréale, tandis que sa partie inférieure qui englobe le bois descend en courbes gracieuses, toutes colorées de carmin avec un fin brouillard d'étoiles d'or qui suivent l'impulsion descendante.

E.-L. GARDNER.

(*The Herald of the Star*, février 1923.)

Echos du Monde Théosophique

Revue des Livres

Les éditions de la Famille Théosophique nous présentent ce mois toute une série de publications, tant ouvrages réimprimés que livres nouveaux.

Parmi les réimpressions il convient de signaler :

La Clé de la Théosophie, par H.-P. Blavatsky. Un vol. 12 x 19 de 410 pages. Prix : 6 fr.

Cet ouvrage se place chronologiquement entre *Isis Dévoilée* et *La Doctrine Secrète* dans l'œuvre de H.-P. B... Il est rédigé par demandes et réponses, l'interlocuteur supposé abordant à peu près tous les points de l'enseignement théosophique et soulevant des objections que nous sommes habitués à entendre. Mme Blavatsky y répondant avec sa verve accoutumée. La forme dialoguée rompt avec l'uniformité du style didactique et anime sensiblement l'exposé.

Aux Pieds du Maître, par Alcyone. Un vol. 10 x 16 de 61 pages. Prix : 1 fr. (5^e édition).

Précieux compagnon de celui qui voudrait ne pas avoir tra-

versé en vain la vie, et faire vraiment un pas vers le but que la Théosophie lui a fait entrevoir. De ces feuillets l'étudiant sérieux peut apprendre par cœur le contenu : il aura là un vialique pour plusieurs existences.

••

Le Sentier du Disciple, par Annie Besant. Un vol. 12 × 19 de 183 pages. Prix : 5 francs.

Une des œuvres les plus puissantes de la Présidente de la Société Théosophique. On voit s'y dérouler les étapes qui suivent le stade où le pèlerin, las des éternels recommencements, vient frapper à la « porte étroite ». Alors commence pour lui une vie ardue, intense, dont chaque heure est l'occasion d'une victoire ou d'un recul. Jalonnant cette voie escarpée, des initiations marquent les épanouissements successifs de la conscience, et nous avons depuis longtemps perdu pied que le verbe inspiré de Mme Besant continue à nous entraîner vers des cimes encore plus vertigineuses.

••

De la Clairvoyance, par M. C.-W. Leadbeater. Un vol. 12 × 19 de 233 pages. Prix : 5 francs.

L'existence de facultés cognitives supranormales s'impose de plus en plus mais leur interprétation est encore un terrain mouvant dans lequel s'enlisent bien des chercheurs et non des moins éminents. M. Leadbeater, probablement le plus grand clairvoyant des temps modernes, expose dans un langage précis et concret les différentes manifestations de la faculté clairvoyante. Avec les données de ce livre le lecteur peut mettre de l'ordre dans les résultats acquis par la métapsychique et se prononcer à bon escient entre les conclusions contradictoires auxquelles ils donnent lieu.

••

Passons maintenant aux livres nouveaux édités par la Famille Théosophique. Nous avons d'abord à mentionner :

L'Abrégé de la Doctrine Secrète. Un vol. 14 × 23 de 596 pages. Prix : 16 fr. 50.

Cet ouvrage nous semble parfaitement adapté à son but, qui est de permettre à tous de prendre contact avec l'œuvre magistrale de H.-P. Blavatsky : *La Doctrine Secrète*.

Un abrégé est toujours ouvert au reproche du trop ou du trop peu, mais dans le cas de *La Doctrine Secrète* la démarca-

tion entre ces deux extrêmes était assez nettement visible : D'une part les Stances de Dzyan avec leurs commentaires immédiats, d'autre part des développements supplémentaires excessivement intéressants, certes, mais susceptibles d'être laissés momentanément de côté sans nuire à la continuité de l'exposition. Le résultat de la dissociation opérée sur ces bases est un volume bien maniable qui contient l'ossature des 4 premiers tomes de l'édition française, ceux qui exposent la Doctrine Secrète proprement dite. Et non seulement l'ossature, mais encore assez de chair pour fournir aux étudiants une nourriture substantielle et agréable.

••

L'Evolution occulte de l'Humanité, par C. Jinarajadasa. Un vol. 17 x 25 de 246 pages, avec 107 figures et 7 planches hors texte. Prix : 9 francs.

A proprement parler ce n'est pas ici un ouvrage nouveau, mais la présentation sous forme de volume des chapitres qui ont paru il y a deux ans dans la *Revue Théosophique* sous le titre de « Principe de Théosophie ». Le texte de cette édition a été soigneusement revu par notre regretté collègue, M. H. Kunkelmann, dont les connaissances linguistiques et l'« œil typographique » faisaient le plus précieux des collaborateurs. Certaines planches et diagrammes ont été redessinés pour mettre cette première édition française à jour sur la deuxième édition anglaise.

Introduire des illustrations dans un livre sur la Théosophie est à première vue une tâche plutôt ingrate, mais en parcourant l'*Evolution occulte de l'Humanité* on se rend compte de la clarté qu'ajoute au raisonnement un graphique bien établi, par exemple. L'ouvrage est divisé en quinze chapitres qui, débutant avec l'apparition de la vie dans un univers, nous montrent l'humanité poursuivant sa route montueuse à travers races, globes et cycles, martelée par les impacts de la matière, polie par le karma, trempée par la réincarnation, marchant sûrement vers une inconcevable perfection.

••

La mécanique psychique, par W.-J. Crawford, Doct. ès-sciences, professeur de mécanique à l'Université de Belfast, traduit et adapté par René Sudre ; Payot, éditeur.

M. René Sudre a eu l'heureuse inspiration de condenser en un seul volume de 215 pages, les 3 volumes de Crawford : *The*

reality of psychic phenomena, Experiments in psychical science, The psychic structures at The Goligher circle. La contribution que le savant anglais apporte à la métapsychique objective est : une théorie de la lévitation des tables, une théorie des raps ou coups frappés, une théorie de l'ectoplasme. Il commence par établir que, dans une lévitation complète, le poids de la table se reporte presque entièrement sur le médium ; que, dans ce cas, le médium est relié à la table par un lien rigide quoiqu'invisible, c'est le « cantilever », le lien encastré. Lorsque le poids est lourd, le levier prend la courbure nécessaire pour avoir un point d'appui sur le sol ; le point d'appui étant entre la puissance et la résistance. La théorie des raps est une conséquence de celle du levier. Puisque les opérateurs invisibles fabriquent des tiges d'ectoplasme pour soulever la table, ils en fabriquent également, d'autre modèle, pour frapper des coups. La théorie de l'ectoplasme est étroitement calquée sur les faits mais semble plutôt une hypothèse de travail. Plus contestable est l'affirmation que c'est le médium qui fournit la matière et les assistants l'énergie. Le reste des expériences concernant le poids de l'ectoplasme, les empreintes dans l'argile, la détermination, par l'emploi de divers colorants, du chemin parcouru par l'ectoplasme, de sa sortie et de sa rentrée dans le corps du médium, est très convaincant. Plusieurs diagrammes et photographies illustrent cet ouvrage et aident à la compréhension des remarquables travaux de l'auteur. Crawford avait, pour son travail, accepté l'hypothèse spirite qu'il considérait comme justifiée par l'expérience. Aussi fut-il très attaqué dans son pays, soupçonné de fraude et comme il se suicida, en juillet 1920, dans un accès de fièvre cérébrale, la calomnie le suivit au-delà de la tombe. Et cependant, dès le premier chapitre de son ouvrage Crawford, observateur positif et consciencieux, aborde nettement la question de fraude ; il énumère les raisons d'ordre moral et d'ordre technique qui, après un travail de six années, lui font repousser une telle hypothèse. Son œuvre, du reste, ne fait que confirmer des résultats déjà acquis, et l'on peut dire aujourd'hui que les réactions mécaniques, la provenance et les aspects de l'ectoplasme, forment une des parties les plus solides de la science métapsychique.

C. B.

—————><————

Le Directeur-Gérant, E. POINT.

G. BOANICHE, imprimeur-éditeur,

EDITIONS « SÉSAME »

200, quai de Jemmapes, Paris (10^e). Tél. : Combat 06-84.

La Famille Théosophique

Société Anonyme par Actions
4, square Rapp, Paris (7^e)

C. Chèque Postaux : 466-00.

Tél. : Ségur 74-48.

Vient de paraître

Ecce Homo, par CLAUDE DE SAINT-MARTIN, d'après l'édition

de 1792 4 fr.

L'Evolution occulte de l'Humanité,

par JINAJARADASA. 107 figures et 7 planches hors texte 9 fr.

La philosophie de l'antique sagesse, construite sur de longues méditations, connaissait dans leurs lignes générales toutes les données de la science moderne. L'auteur nous le prouve en exposant parallèlement les enseignements de la science et ceux des anciens sages. Une structure identique, basée sur l'évolution, forme le point de départ, indéniable, de sa thèse.

La Clé de la Théosophie, par H.-P. BLAVATSKY 6 fr.

Dans cet ouvrage, par demandes et réponses, la fondatrice de la Société Théosophique expose, en style clair, les principes sur lesquels est basée cette doctrine.

De la Clairvoyance, par C.-W. LEADBEATER 5 fr.

L'auteur, un grand voyant moderne, nous montre comment on arrive à développer ce sixième sens, qui arrivera à la perfection dans l'humanité future.

Le Génitier du Disciple, par ANNIE BESANT 5 fr.

Série de conférences sur la purification, le contrôle de la pensée, la méditation, l'éducation du caractère, la voie du noviciat, les quatre initiations, la méthode de la science future et le développement à venir des hommes.

La Voix du Silence, traduit et annoté par

H.-P. BLAVATSKY 2 fr. 50

Fragments choisis du *Livre des Préceptes d'Or*, à l'usage journalier des disciples.

La Doctrine du Coeur, Extraits de lettres hindoues ... 2 fr. 25

Avant-propos de Annie Besant.

Aux Pieds du Maître, par ALCYONE 1 fr.

C'est la cinquième édition de ce merveilleux petit livre qui renferme les préceptes de la morale la plus élevée.

La Famille Théosophique

Société Anonyme par Actions

4, square Rapp, Paris (7^e)

C. Chèque Postaux : 466-00.

T/1. Séjour 74-18.

Vient de paraître

Prix : 16 fr. 50

Abrégé de la DOCTRINE SECRÈTE

de H.-P. BLAVATSKY

*Extraits conformes et suivis
tirés des 4 premiers volumes de l'Édition française*

L'Œuvre formidable de H.-P. B... doit être connue de tous. Voici condensé dans un volume qui peut être lu et compris par tout le monde, ce prodigieux ouvrage. La formation des mondes est expliquée, corroborée par les données les plus récentes de la science ; l'évolution de l'homme et son apparition sur la terre sont exposés raisonnablement. Le symbolisme archaïque des religions vivantes ou mortes est dévoilé. Mythologies et légendes s'éclairent et découvrent de splendides vérités.

Prix : 16 fr. 50

H.-P. BLAVATSKY

LA DOCTRINE SECRÈTE

TOME II

COSMOGENÈSE

2^e Partie

Evolution du Symbolisme

3^e Partie

Science occulte et Science morale

Volumes déjà parus :

Tome I. — Anthropogenèse.

Tome IV. — Le Symbolisme archaïque des religions.

Tome V. — Mélanges.

Chaque volume : 16 fr. 50.